

Séance publique hors les murs du 27 mai 2016
Grand salon de l'Hôtel de Ville de Nancy



Conférence présentée par Madame Renate Zedinger



L'héritage de la Lorraine dans l'Europe des Lumières

Vers la fin du dix-septième siècle et au début du dix-huitième, l'Europe des Lumières se présente divisée : non seulement les deux grandes puissances, la France et le Saint-Empire s'opposaient depuis des siècles mais, depuis peu, se formaient deux blocs au sein de l'Empire, provoquant des conflits fondamentaux. Ce Saint-Empire, dominé pendant longtemps par les territoires de la Monarchie des Habsbourg était devenu le théâtre sur lequel s'affrontaient deux cultures, deux conceptions : d'une part la culture protestante de la Prusse, considérée comme le parti du progrès, et, d'autre part, la culture catholique de la Cour de Vienne, considérée comme conservatrice.

Le duc de Lorraine Léopold I^{er} chercha à renforcer ses relations avec la Maison d'Autriche en formant le projet d'un mariage de son fils avec l'archiduchesse aînée. Le jeune prince François de Lorraine arriva à Vienne en 1723 et fut installé dans cette Cour regardée comme attardée et hostile à tout progrès. Néanmoins il se forma en prince éclairé, s'intéressa aux idées nouvelles et essaya de répandre les bienfaits des sciences par la voie de l'expérimentation; ses actions politiques, économiques et artistiques furent remarquables mais il ne fut pas un « despote éclairé » comme le devint son fils, le futur Joseph II (1741-1790). François de Lorraine élargit encore son horizon en participant à la franc-maçonnerie et en voyageant. Il fut l'un des rares souverains à avoir voyagé dans presque tout le Saint-Empire et même au-delà de ses frontières. Les descendants du duc, grand-duc et empereur érigèrent sa statue équestre dans le jardin jouxtant la *Hofburg*. Ce monument est caractéristique, non seulement

parce que François de Lorraine était souvent à cheval mais surtout parce qu'il est modestement caché dans ce jardin public – un rôle que l'historiographie du dix-neuvième lui attribua mais qui ne correspond pas à la réalité car, tout particulièrement dans les premières années de son règne, Marie-Thérèse se fiait aux conseils de son époux.

Léopold de Lorraine avait déjà tracé la voie à son fils par ses ambitions multiples, ouvrant la Cour de Lorraine aux courants nouveaux tout en suivant les traditions. Nous retrouvons les traces de cet héritage un peu partout en Europe. Un de ces objets traditionnels est le baldaquin que les ducs de Lorraine ont utilisé au seizième siècle et qui se trouve aujourd'hui au Musée des Beaux-Arts de Vienne (*Kunsthistorisches Museum Wien*). Peut-être avait-il été réalisé pour le mariage de Charles III de Lorraine avec Claude de Valois. En tout cas, Léopold de Lorraine reprit cette tradition à La Malgrange pour signifier, après une cinquantaine d'années d'occupation de la Lorraine, que c'était lui le souverain légitime. Il transmet encore ce message en glorifiant les victoires que son père avait remportées sur l'armée ottomane en qualité de commandant des troupes habsbourgeoises. Il manifesta enfin sa légitimité par des tableaux – mais surtout par des tapisseries représentant les batailles de Charles V de Lorraine. Lors de la cession de la Lorraine, un grand nombre de ces tapisseries quittèrent le pays pour Vienne. D'après les inventaires du dix-neuvième siècle, 180 tapisseries provenant de Lorraine figuraient dans les collections impériales. Après la Seconde Guerre mondiale, il en manquait quatre, représentant des victoires de Charles V en Hongrie. En effet, au dix-neuvième siècle, ces quatre tapisseries furent données au gouverneur général de la Hongrie, l'archiduc Albrecht (1817-1895), pour embellir le château de Budapest. Après la fin de la monarchie des Habsbourg ces quatre tapisseries sont restées en Hongrie mais, après 1945 elles avaient disparu. Deux de ces tapisseries purent être rachetées dans les années soixante à l'occasion d'une vente aux enchères : « Le Pillage de Bude », aujourd'hui au Musée lorrain de Nancy, et « L'entrée triomphale de Charles V », au *Magyar Nemzeti Museum* de Budapest.

Lors de l'exposition « *Lothringens Erbe* » (L'héritage lorrain) au château de Schallaburg, en 2000, le musée de Budapest a prêté cette tapisserie qu'il fut ainsi possible de montrer avec le tableau qui se trouve au Musée Lorrain. Ce que je ne connaissais pas alors, c'est l'existence d'un tableau analogue qui se trouve à Cracovie : il est plus petit (60 x 75 cm) que celui du Musée lorrain et n'est pas totalement identique. Il y manque quelques petits détails mais la présentation du sujet est la même. Mes collègues polonais pensent que son auteur est le peintre Jean-Baptiste Martin mais, quoiqu'il en soit, cette trouvaille nous dit qu'il y a toujours des objets venant de Lorraine que nous ne connaissons pas. Pour ce qui concerne les deux tapisseries qui manquent toujours, nous les

connaissons au moins par des photographies : en 1936 il y a eu une exposition à Budapest pour commémorer l'année 1686, année de la libération par Charles V de Lorraine de la ville occupée par les Turcs depuis de 150 ans. Ce sont donc de très vieux documents photographiques mais il semble que ce soient les seuls qui existent encore. Peut-être ces deux tapisseries réapparaîtront-elles un jour car elles pourraient toujours se trouver quelque part en Russie. Un collègue hongrois en a vu des photographies récentes dans un livre consulté par hasard dans une bibliothèque de Moscou mais, contrairement aux usages, il n'y avait pas d'indication du musée ou du dépôt dans lequel elles seraient conservées. Mon collègue n'ayant pas eu la possibilité de faire des clichés avec son téléphone portable, m'en a cependant tout de suite informée. Peut-être ces deux tapisseries seront-elles un jour présentées dans une vente publique, comme les deux autres ?

Mais revenons à l'héritage bien connu.

En faisant des recherches au Musée des Sciences Naturelles à Vienne (*Naturhistorisches Museum Wien*) j'ai aperçu, tout à fait par hasard, dans un des bureaux du département de la minéralogie, cet instrument auquel, naturellement, les minéralogistes ne s'intéressaient pas. Lorsque j'ai lu à l'intérieur « Ph. Varinge fecit à lunéville », ce fut vraiment un coup de foudre. Les collègues me dirent que cet instrument avait toujours été déposé dans ce bureau et qu'ils ignoraient depuis quand il y était. Maintenant, il est exposé dans une des salles du musée. Au château de Lunéville, on a présenté en 2012 une exposition consacrée aux sciences du temps de Léopold et, évidemment, on y a présenté l'œuvre de cet « Archimède lorrain » que le baron Pfütschner appelait « un homme si rare dans son espèce, [...] il est habil ouvrier, inventif, sage et continuellement occupé »^[1]. Vayringe réalisa la fameuse salle des machines au château de Lunéville et le duc Léopold fut si satisfait de son horloger-mécanicien et de ses créations qu'il l'envoya à Vienne au moins deux fois (1723-1725) pour présenter à l'empereur Charles VI, entre autres, une « machine du système Copernic ». C'était peut-être cet instrument-là ? En tout cas le musée garde le souvenir de celui dont les collections sont à son origine. D'ailleurs nous n'avons que peu de connaissances de ce qu'il est advenu de ce cabinet après la mort de l'empereur : le nouveau grand-duc Léopold de Toscane a emporté des instruments à Florence ; j'en ai vu quelques-uns au *Museo della Scienza* ; Joseph II en a offert à l'École Polytechnique, mais comme il n'y a pas d'inventaire, c'est assez difficile de retrouver leurs traces. Donc, attendons de nouvelles découvertes.

Du temps de Louis XIV, c'était la mode de se faire construire des ménageries, les souverains étant fiers de pouvoir présenter quelques animaux exotiques

que les bateaux hollandais transportaient en Europe. Lorsque François de Lorraine donna ordre à Jean-Nicolas Jadot de faire construire une ménagerie à Schönbrunn, ce n'était plus la mode mais cela répondait à son intérêt pour les sciences naturelles et la zoologie. Tout ce qui concerne la ménagerie de Schönbrunn est bien documenté parce qu'en 2002 il était possible de faire des expositions et des congrès. Nous avons choisi cette année-là pour commémorer, parce que c'est en 1752 que le prince Khevenhüller parle pour la première fois d'une visite dans la ménagerie dans son journal. Ainsi, lors des visites guidées on n'oublie pas de mentionner que Vienne possède la ménagerie la plus ancienne et que c'est François de Lorraine qui l'a fait construire. Il existe aussi toujours à Schönbrunn le jardin baroque dont Gervais avait dessiné le plan et qui avait été aménagé par les ingénieurs, artistes et jardiniers venus de Lorraine. Evidemment, au dix-neuvième siècle, on eut l'intention d'en faire un jardin à l'anglaise mais, manque d'argent, cela ne fut jamais réalisé.

Le tableau montrant François I^{er} avec ses directeurs témoigne aussi de son grand intérêt pour la minéralogie. Au dix-huitième siècle, on peut constater une sorte de rivalité entre les souverains pour organiser des expéditions et des explorations. François de Lorraine avait, lui aussi, fait organiser de tels voyages mais ce qui l'intéressait surtout, évidemment également du point de vue économique, c'était l'exploitation des mines. Les témoins de ces activités se trouvent en Slovaquie, pays faisant autrefois partie du royaume de Hongrie. Presbourg était une ville austro-hongroise, on y parlait allemand et, dans les dernières années de la Monarchie, il y avait même un tramway qui ralliait Vienne et Presbourg, aujourd'hui Bratislava. À Holics, non loin de Presbourg, François de Lorraine avait acheté un château médiéval qu'il fit transformer en château baroque; c'était son *Tusculum rurale*, son refuge. Mais ce château de Holics, qu'il possédait depuis 1736, ne fut pas seulement un refuge car, ici, le duc installa tout ce qu'il y avait de nouveau et qu'il fallait expérimenter: les manufactures de tissus, de porcelaine et de majolique, les installations pour capturer les canards lors de leur vol vers le sud, les nouvelles variétés de fourrages, de plantes, l'élevage de moutons d'Espagne, etc. Mais Holics fut aussi le point de départ pour exploiter les régions minières: l'empereur se donna lui-même la peine d'examiner cette entreprise sur place et fit le voyage à Schemnitz en 1751.

Dans cette région de la Hongrie, on exploitait les mines d'or et d'argent déjà depuis le seizième siècle. Les choses traînaient un peu et François de Lorraine voulut s'assurer que l'on puisse investir pour améliorer les revenus. Evidemment, le voyage d'un empereur dans cette région un peu abandonnée eut un retentissement énorme, comme en témoigne un tableau commémorant l'évènement. À la suite de cette visite, fut établie une école minière où les meilleurs ingénieurs arrivèrent pour donner des cours. L'école eut une réputation

extraordinaire et toute la région profita de cette fondation. Une conséquence de cet intérêt pour la minéralogie fut la réalisation de tableaux de pierres. Lors de son séjour à Florence en 1739, François de Lorraine se passionna pour les objets de *l'Opificio delle pietre dure* et il commanda des tableaux, surtout des séries comme les jeux, les âges de l'homme, les beaux-arts. Tous ces tableaux embellirent le palais privé de François de Lorraine, dans la *Wallnerstrasse*, près de la *Hofburg* mais Joseph II les fit mettre au dépôt avant de vendre le palais de son père. Heureusement, une impératrice du dix-neuvième siècle, l'épouse de l'empereur Ferdinand I^{er} (1793-1875, empereur 1835-1848), les vit et voulut en embellir ses chambres. Par ordre de l'impératrice ils furent réinstallés dans un salon de la Hofburg de Vienne où ils se trouvent toujours. Mais aujourd'hui, c'est dans ce salon que le Président de la République accueille les hôtes de l'État. Ce sont à peu près 60 tableaux mais ils ne sont pas rangés en séries comme c'était le cas dans le palais de la *Wallnerstrasse*. On les y a placés selon leur taille et leurs couleurs. Lorsque le président est en vacances, la chancellerie peut être visitée et j'ai souvent saisi cette occasion pour voir si les séries étaient complètes. Malheureusement, il manque quelques tableaux car les présidents de la République, comme Marie-Thérèse, en ont fait des cadeaux.

La cession de la Lorraine avait été ressentie par les Lorrains comme « un dramatique déchirement, [...] ils n'avaient aucune envie particulière de devenir Français. En un temps où le mot et le mythe d'autodétermination n'existaient pas, leur sort résultait d'un jeu diplomatique adroit, étranger à la volonté des peuples et réglé par les convenances des princes, mais la désertion de leur dynastie séculaire désarmait le patriotisme »^[2]. Le départ de la Lorraine fut l'origine d'un transfert culturel unique : les artistes, les érudits, les ingénieurs, les peintres, les médailleurs s'expatrièrent pour suivre François de Lorraine en Toscane, en Hongrie, à Vienne. On emporta le cabinet des médailles, des machines, des sciences naturelles ; on emporta les livres de la bibliothèque ducale, les tapisseries, les tableaux, les pierreries et bijoux, meubles et objets précieux, orfèvrerie, armes à feu, machines et modèles de physique. L'héritage de la Lorraine fut dispersé dans l'Europe entière. Néanmoins, nous en retrouvons les traces à Vienne, à Florence, à Innsbruck. Cette petite ville tyrolienne garde beaucoup de souvenirs lorrains. Elle fut le lieu de résidence de Charles V de Lorraine et d'Éléonore-Marie pendant l'exil et c'est ici que s'acheva la destinée de François de Lorraine qui y décéda en 1765. La chambre de sa mort fut transformée en chapelle et les grandes salles furent dédiées à la commémoration et à la glorification de la nouvelle dynastie Habsbourg-Lorraine, laquelle a conservé le souvenir de ses origines lorraines dans ses armoiries jusqu'à la fin de la monarchie en 1918.

Notes

- [1] André Courbet, « Philippe Vayringe, l'Archimède lorrain (1684-1746) », *Au fil de l'expérience. Lunéville et la science au siècle des Lumières*, catalogue de l'exposition (Musée du château de Lunéville, 9 juin-19 septembre 2012), château des Lumières – Conseil général de Meurthe-et-Moselle – Musée du château de Lunéville, Serge Domini Editeur, 2012, p. 22.
- [2] Michel Antoine, *Louis XV*, A. Fayard, 1989